

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES DE DOMINIQUE HOIZEY N° 49

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
AVRIL 2020 ISSN 2431-1979

Actualité du philosophe Alain

Il m'est arrivé dernièrement, tel le pauvre Boèce dans sa prison, de rencontrer dans un rêve *nutricem meam*. Oh ! pardon ! je veux parler de « ma nourrice », Dame Philosophie. Elle me reprochait comme à l'auteur de la *Consolation de Philosophie* de l'avoir délaissée pour tomber sous les charmes de Muses dont les doux poisons auraient pour effet de tuer les fruits de la raison. Il est loin le temps où mon enthousiasme philosophique me poussa à donner des cours d'histoire de la philosophie allemande à de futurs licenciés et, au moins une année, à de rares candidats à l'agrégation. Kant, Fichte, Hegel..., oui, bien sûr, mais c'est à Leibniz que je m'intéressais le plus, et boum, patatras ! me voici bientôt dans les mailles du filet chinois tendu par l'illustre philosophe allemand. Ne rêvait-il pas du chinois comme langue universelle ? Dès lors je ne jurais plus que par Kong zi, Meng zi, Xun zi, Lao zi, Zhuang zi, et autres « zi » (prononcez « tseu ») que j'ai appris à lire dans le texte, mais très vite les poètes et les

romanciers ont pris le dessus. Je vis s'éloigner peu à peu Dame Philosophie, mais elle n'alla pas bien loin. Elle est aujourd'hui de retour pour m'accompagner dans ma (re)lecture des *Propos* du philosophe Alain dont j'ai retenu, entre autres belles choses, qu'il faut « vouloir » son bonheur et surtout le « faire ».



La classe d'Alain

Lire Alain à la lumière de Francis Kaplan LIRE PAGE 2

Ingeborg Bachmann et Paul Celan

LIRE PAGES 3 et 4



Ingeborg Bachmann Photo Heinz Bachmann et Paul Celan

Ce que je dois à Elsa Triolet

LIRE PAGE 4

Lire Alain à la lumière de Francis Kaplan

J'ai lu (et je lis encore) les *Propos* d'Alain (Émile Chartier, 1868-1951) comme une merveilleuse leçon de sagesse. Le devoir d'être heureux en est à mes yeux la plus belle proposition : « Tout homme et toute femme devraient penser continuellement à ceci que le bonheur [...] est l'offrande la plus belle et la plus généreuse.¹ » Que de petites choses simples prescrites par notre philosophe ! Comme cette histoire de pluie : « Voici une petite pluie ; vous êtes dans la rue, vous ouvrez votre parapluie ; c'est assez ? À quoi bon dire : « Encore cette sale pluie ! » ; cela ne leur fait rien du tout aux gouttes d'eau, ni au nuage, ni au vent. Pourquoi ne dites-vous pas aussi bien : « Oh ! la bonne petite pluie ! » Je vous entends, cela ne fera rien du tout aux gouttes d'eau ; c'est vrai ; mais cela vous sera bon à vous ; tout votre corps se secouera et véritablement s'échauffera, car tel est l'effet du plus petit mouvement de joie ; et vous voilà comme il faut être pour recevoir la pluie sans prendre un rhume.² » Et de plus si votre sourire ne fait rien à la pluie, « il fait beaucoup aux hommes³ ».

Oui, mais l'œuvre d'Alain n'est pas seulement une leçon de sagesse. Des formules comme « Penser, c'est s'oublier », « Voir, c'est douter » ou « Sentir, c'est réfléchir, c'est se souvenir » ne doivent pas nous faire croire qu'Alain est un philosophe facile. Sur ce point Francis Kaplan nous met d'emblée en garde en abordant son œuvre constituée essentiellement de propos – cinq mille ! – publiés dans la presse. Loin de faire de lui un simple éditorialiste, ils témoignent de « l'une des très grandes doctrines politiques de l'histoire de la philosophie, à côté de celles de Platon, d'Aristote, de Hobbes, de Rousseau, de Montesquieu ou de Hegel⁴ ». La lecture d'Alain par Francis Kaplan, nous donne, comme le dit joliment Frédéric Vengeon, « ce que nous n'aurions pas su voir⁵ ». On peut lui en être reconnaissant.



Francis Kaplan

(1927-2018)

Professeur à l'université de Tours, Francis Kaplan (1927-2018) a publié, entre autres titres, *La Vérité et ses figures* (1977), *Marx antisémite ?* (1990), *L'Éthique de Spinoza et la méthode géométrique* (1998), *L'Irréalité du temps et de l'espace* (2004), *L'Embryon est-il un être vivant ?* (2008) et *Entre Dieu et Darwin* (2009).

Le grand mal c'est la guerre, et la guerre vient toute des hommes.

Alain, 10 septembre 1921

1. Alain, *Propos*, Bibliothèque de la Pléiade/Galimard, 1962, p. 473. 2. *Ibid.*, p. 20. 3. *Ibid.*, p. 20. 4. Francis Kaplan, *Propos sur Alain*, Folio/Gallimard, 2020, p. 32. 5. *Ibid.*, p. 12.

Ingeborg Bachmann et Paul Celan

« On n'en finit jamais de découvrir Ingeborg Bachmann¹ ». La même réflexion que Françoise Rétif m'est venue à l'esprit en découvrant le recueil de poèmes de l'écrivaine autrichienne que je connaissais surtout comme nouvelliste et auteure de textes comme *Berlin-Un lieu de hasard*. J'avais gardé pour plus tard les *Leçons de Francfort* traitant de « problèmes de poésie contemporaine ». L'opportunité m'a été donnée de les lire en même temps que la quintessence d'une œuvre lyrique dont on peut regretter qu'une mort précoce – Ingeborg Bachmann n'avait que quarante-sept ans quand elle mourut en 1973 – ait interrompu le cours. Dans la première des *Leçons de Francfort*, Ingeborg Bachmann donne le *la* à la poésie : « Nous aurions le mot, nous aurions le langage, nous n'aurions pas besoin d'armes². » Quel beau programme pour le poète invité à « faire que le navire franchisse les vagues / vers le rivage de soleil qui toujours revient », et « même si le bateau tangue dangereusement³ ». D'elle j'ai retenu que le

langage n'est pas l'outil de l'engagement, « il est son fondement même et la poésie, parce qu'elle est par nature à la recherche d'une autre langue, est en soi déjà engagement⁴ ».

Qui était Ingeborg Bachmann ? C'est à cette question que tente de répondre Ina Hartwig dans sa biographie « en bribes » (*in Bruchstücken*) de l'écrivaine autrichienne publiée en 2017.⁵ J'ai lu passionnément cet ouvrage consacré à une des personnalités les plus éminentes de la littérature de langue allemande de l'après-guerre qui a côtoyé des écrivains comme Paul Celan, Max Frisch, Hans Magnus Enzensberger ou Martin Walser, des artistes comme le peintre Edgar Jené ou le compositeur Hans Werner Henze, des hommes politiques comme Henry Kissinger ou Willy Brandt.

La relation d'Ingeborg Bachmann avec Paul Celan occupe tout un chapitre du livre d'Ina Hartwig. De Paul Celan René Char a écrit que « nul poète ne fut plus grand que lui⁶ ». Il a ému le monde avec sa *Todesfuge* (« Fugue de mort ») que l'on peut considérer comme le poème du siècle de la Shoah dont il était un rescapé. Quant à l'homme Paul Celan, on peut le dire, il a été le grand amour d'Ingeborg Bachmann. Ina Hartwig en est convaincue. Ne se sont-ils pas aimés « comme pavot et mémoire » (*wie Mohn und Gedächtnis*). C'est Paul Celan lui-même qui l'affirme dans *Corona*, et le poète ajoute :

Nous sommes là enlacés dans la fenêtre, ils nous regardent depuis la rue :
il est temps que l'on sache !⁷

Oui, mais, comme dit un autre poète, « il n'y a pas d'amour heureux ». De fait, leur amour laissera la place à une amitié « difficile » comme le relate Ina Hartwig. Ingeborg Bachmann et Paul Celan se rencontrèrent à Vienne en 1948 :

Quand Ingeborg Bachmann et Paul Celan font connaissance dans la Vienne d'après-guerre, elle a vingt-et-un ans et lui vingt-sept. Comme poétesse elle est encore totalement inconnue. Elle étudie la philosophie et elle préparera ensuite une thèse de doctorat sur Heidegger. Lui en revanche est un juif apatride qui de sa ville natale Czernowitz a fui les Soviétiques pour Vienne via Bucarest et Budapest. Si une certaine réputation de poète le précède, on ne peut pas déjà parler de célébrité.⁸

Une lettre du 20 mai 1948 adressée par Ingeborg Bachmann à ses parents nous renseigne sur les circonstances de leur rencontre :

Le poète surréaliste Paul Celan, que j'ai rencontré avant-hier soir chez le peintre Jené [Edgar Jené] avec Weigel [Hans Weigel], et qui est très fascinant, est tombé amoureux de moi d'une manière merveilleuse [...]. Ma chambre est en ce moment un champ de coquelicots comme il se plaît à m'inonder de cette sorte de fleur.⁹

Ingeborg Bachmann et Paul Celan n'ont en fait vécu ensemble que... quelques mois notamment en mai et juin 1948 à Vienne, en 1950 à Paris et sept plus tard, en Allemagne : « Un bouquet plein de roses l'attend dans sa chambre à Munich¹⁰ », raconte Ina Hartwig. Paul Celan avait lu dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* son poème « Sous l'orage de roses » (*Im Gewitter der Rosen*) :

Où que nous allions sous l'orage de roses
la nuit est éclairée d'épines, et le tonnerre
du feuillage, naguère si doux dans les buissons,
est désormais sur nos talons.¹¹

Images d'Ingeborg Bachmann



De gauche à droite : Ingeborg Bachmann avec Paul Celan (1952), avec Hans Werner Henze (1965) et entre Hans Magnus Enzensberger et Günter Grass (1959)

On peut dire qu'en mai 1958 – Paul Celan avait épousé Gisèle de l'Estrange en 1952 – leur liaison amoureuse qui avait débuté dix ans plus tôt était définitivement terminée. Peut-être, comme le pense Ina Hartwig, Ingeborg Bachmann savait-elle depuis le début que son amour pour Paul Celan « n'était pas de ce monde¹² ».

📖 1. Ingeborg Bachmann, *Toute personne qui tombe a des ailes*, poèmes 1942-1967, édition, introduction et traduction par Françoise Rétif, Poésie/Gallimard, 2015. 2. Ingeborg Bachmann, *Œuvres*, Thesaurus /Actes Sud, 2009, p. 653. 3. Ingeborg Bachmann, *Toute personne qui tombe a des ailes*, p. 124-129. 4. Françoise Rétif, « Ton ombre est également une lumière », in *Toute personne qui tombe a des ailes*, p. 38. 5. Ina Hartwig, *Wer war Ingeborg Bachmann ? Eine Biographie in Bruchstücken*, S. Fischer Verlag, 2017/Fischer Taschenbuch, 2018. 6. Paul Celan – René Char, *Correspondance 1954-1968*, édition établie, présentée et annotée par Bertrand Badiou, Gallimard, 2015, p. 223. 7. Paul Celan, choix de poèmes, traduction de Jean-Pierre Lefebvre, Poésie/Gallimard, 1998, p. 48-49. 8. Ina Hartwig, *op. cit.*, p. 37. 9. Ina Hartwig, *op. cit.*, p. 38-39. 10. Ina Hartwig, *op. cit.*, p.62. 11. Ingeborg Bachmann, *Toute personne qui tombe a des ailes*, *op. cit.*, p. 188-189. 12. Ina Hartwig, *op. cit.*, p. 63.

Ce que je dois à Elsa Triolet

Il y a cinquante ans, le 16 juin 1970, Elsa Triolet nous quittait. Au début des années 1960, je l'ai croisée un jour à Paris à l'angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, mais je n'ai pas osé l'aborder. J'avais lu quelques livres d'elle, mais c'est à *La poésie russe*, cette belle anthologie dont elle dirigea la publication que je donnerais mon suffrage, si je devais choisir un seul titre parmi tous les ouvrages publiés par l'auteur du *Cheval blanc*. C'est que je dois à Elsa Triolet de m'avoir ouvert les portes de la Russie. Je regrette de ne pas en avoir davantage cultivé la langue, mais cours de mes années parisiennes ma curiosité pour le monde russe et... soviétique me conduisait assez régulièrement à la Librairie du Globe qui se trouvait à l'époque dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. J'y fis quelques découvertes littéraires. C'est dans ce contexte russophile qu'une amie m'offrit en 1966 à l'occasion de mon anniversaire l'anthologie de la poésie russe d'Elsa Triolet. Nous venions de voir ensemble *Quand passent les cigognes*, un film qu'inlassablement j'ai revu une bonne dizaine de fois !

Elsa Triolet, ce fut d'abord pour moi une écrivaine merveilleuse qui m'a charmée dès ma première lecture :

J'ai envie de parler de la rose et du rossignol, d'une belle nuit, d'une belle journée et d'une belle vie, du bonheur, et de drames fragiles, faciles et inconsistants...Que la femme soit belle, que l'homme soit grand et généreux, que l'air autour d'eux soit pur et sans danger, que les eaux soient bleues et tièdes comme les cieux, que la terre soit fleurie sous le pas léger du couple, que le destin lui laisse le temps de voir chaque feuille sur les arbres, chaque insecte sur son brin d'herbe, chaque mouvement du cœur, de la pensée...Mais la vie me tient par le poignet et je tombe, je tombe, comme si j'avais une pierre au cou, jusqu'au fond de la réalité.¹

Je n'avais pas seize ans quand je lus cette page. D'emblée je fus séduite. J'ai aussi un faible pour *Les Amants d'Avignon* : « L'air bleu et blanc, charriant le soleil, clamant Noël, les accueillit, les porta jusqu'en Avignon, où ils se prirent dans la toile d'araignée des rues, avec, au milieu, le Palais des Papes comme une grosse araignée portant sur le dos une croix.² » Elsa Triolet occupe une grande place dans mon panthéon littéraire du XX^e siècle.



Elsa Triolet

📖 1. Elsa Triolet, *Le premier accroc coûte deux cents francs*, Les Éditions de l'Imprimerie Nationale de Monaco, 1951, tome I, p. 47. 2. Elsa Triolet, *Les Amants d'Avignon*, Pierre Seghers, 1945, p. 54.